

Mars 2017 N° 73

Editorial

Le don, ses facettes et ses raisons

Le Suisse est très généreux à ce qu'il paraît. Selon des études récentes, 3 Suisses sur 4 feraient des dons.
Quelle bonne nouvelle !
Dis-moi pourquoi tu donnes et je te dirai qui tu es…
Est-ce si simple ???

On donne par solidarité, par amitié, pour s'associer à une cause.
On donne par sens des responsabilités, sens du devoir.
On donne pour se faire plaisir, pour contrer un sentiment d'impuissance, par sentiment de culpabilité.
On donne par intérêt personnel pour se racheter une virginité ou pour obtenir une déduction fiscale!
On peut donner aussi pour plusieurs raisons à la fois...

Chargée de récolter des dons pour Eirene, je tente, autant que faire se peut, d'associer celle ou celui que je sollicite à notre action, au travail du volontaire, à l'engagement de notre partenaire au Sud. Je m'adresse à son cœur et à sa tête. J'évite de m'adresser à ses tripes… Si mon appel est entendu, j'ose alors imaginer que le soutien reçu n'est pas seulement monétaire et que cette somme est la traduction d'un message de solidarité.
Mais il n'y a pas seulement le pourquoi on donne; il y a aussi le quoi, le quand, le comment, le combien et le pour quoi ou pour qui et le à qui…

On donne sous le coup de l'émotion devant une image choc ou alors après avoir murement réfléchi.
On donne de l'argent, de son temps, du matériel, de ses compétences, on partage son réseau, on donne un sourire…
On donne sporadiquement ou régulièrement.
On donne lorsqu'on est sollicité ou alors de façon spontanée.
On donne avec plaisir, par obligation du bout des doigts, parce qu'on se sent forcé et qu'on n'a pas su dire «non»!
On donne à tout va ou de façon sélective.
On donne pour qu'on nous rende ou de façon gratuite.
On donne toujours aux mêmes, à ceux qu'on connait parce qu'on leur fait confiance ou on donne au gré du vent.

La recherche de fonds, c'est devoir remplir une amphore percée: on verse dans le goulot sans que jamais l'amphore ne reste pleine…

C'est tellement délicat de demander de l'argent. A chaque fois une gageure. Ça l'est pour moi qui le fais au niveau institutionnel. Ça l'est d'autant plus pour les volontaires à qui l'on demande de solliciter leur cercle… un exercice très compliqué: «Comment demander de l'argent pour moi, pour m'aider à faire quelque chose dont j'ai envie? De quel droit puis-je faire cette démarche? Comment vais-je être perçu? Que donner en échange?»

Pourtant s'il est question de don, devrait-il y avoir un échange sous-jacent ?
Alors ce sont ces nouvelles que vous recevez de leur part; le journal et la newsletter de la nôtre. Des façons de vous associer d'une manière, certes très partielle, au travail, aux satisfactions, aux défis, aux soucis du terrain et aux changements que vous permettez grâce à votre soutien. Une volonté de tisser un lien avec vous qui vous êtes reconnus dans les valeurs d'Eirene.

B. Faidutti Lueber

Sommaire

Grands Lacs
L'échange humain, un puissant levier pour l'action et le changement en faveur de la paix

La voix du Sud
Entretien avec Francisco Varone, vainqueur du prix des jeunes du festival FILMAR

Haïti
«Speak Creole in no Time»

Salvador
Un partenaire, une volontaire

L'échange humain, un puissant levier pour l'action et le changement en faveur de la paix

En collaboration avec Unité, l'association faîtière des organisations d'échange de personnes, Eirene Suisse s'est penchée sur les effets de son action dans les Grands Lacs. Jérôme Strobel, ancien coordinateur et responsable du programme pour Eirene Suisse, s'est rendu au Rwanda et à l'Est de la RDC à l'automne 2016. Sa mission? Evaluer la contribution de la coopération par échange de personnes sur le renforcement des initiatives de paix locales. Il nous livre ici ses impressions et conclusions.

Collines verdoyantes sous le soleil, printemps éternel, terre fertile et lacs majestueux, la région des Grands Lacs (Rwanda, Burundi et l'Est de la RDC) est un véritable paradis terrestre. Un paradis où le sang a beaucoup coulé depuis les indépendances. Un paradis où les dynamiques mortifères y ont barricadé les identités et dressé les hommes les uns contre les autres. Dans cette région, les tsunamis de l'histoire ont des sources communes par-delà les frontières. Mais le ressac des tempêtes est vécu aujourd'hui de manière très contrastée au Rwanda et en RDC.

Le développement technique du Rwanda est stupéfiant: véritable dragon africain, la croissance urbaine tire aussi les campagnes vers le haut. On y a désormais un meilleur accès à l'éducation, à la santé et à la promotion économique. Mais les évolutions s'y font à un rythme effréné. La pression au résultat pousse indéniablement le pays vers l'efficacité, mais questionne aussi les capacités des individus à intégrer le changement. Le pays offre aujourd'hui plus de perspectives à la jeunesse, mais les équilibres restent précaires. Les bases sociales y sont très abîmées par les conséquences du génocide: la méfiance est généralisée et les traumas omniprésents.

A Goma, capitale du Nord-Kivu, la dynamique vertueuse du développement semble aussi s'être timidement amorcée même si la criminalité reste élevée. Les chasses à l'homme ethniques que la ville a connues au cours des dernières années n'y ont plus cours. Mais attention au volcan qui dort! En province, les massacres sporadiques se poursuivent: le nombre de groupes armés a explosé, chacun se faisant fort de défendre «sa tribu», tout en s'adonnant dans les faits aux trafics de minerais et autres activités mafieuses.



Photo: M. Groba / Partage de la bière

Des partenaires, base de la démocratie

Dans des contextes aussi fragiles, les organisations de la société civile jouent un rôle essentiel pour rassembler et mobiliser le corps social. Les partenaires d'Eirene Suisse œuvrent à favoriser le dialogue et la gestion concertée des conflits, indispensables ferments d'une démocratie active et d'une paix durable. Ils abordent avec courage les sujets «sensibles» pour créer une culture critique de débat et de négociation.

Malheureusement, le contexte pèse lourdement sur leurs épaules. Dès lors, la question du type d'appui à leur fournir pour renforcer leurs actions se pose avec acuité.

Les partenaires font preuve d'une expertise démontrable en matière de gestion des conflits, prise en charge des traumas et accompagnement de groupes de dialogue. Ils développent des stratégies d'action appropriées face aux réalités de leur contexte. Ils maîtrisent leurs outils, comme par exemple la méthode de la thérapie sociale déployée au Rwanda par l'Association Modeste et Innocent pour la restitution des biens pillés durant le génocide.

Un type de coopération bien spécifique

Toutefois, les organisations souffrent d'une forme d'isolement. La présence de volontaires est ainsi citée pour son effet déclencheur: l'échange humain avec des personnes provenant d'autres horizons permet une forme d'inspiration positive sur des pratiques différentes. Il favorise une amélioration de l'estime d'eux-mêmes, des collaborateurs locaux qui manquent de feed-back et prennent alors conscience de la valeur de

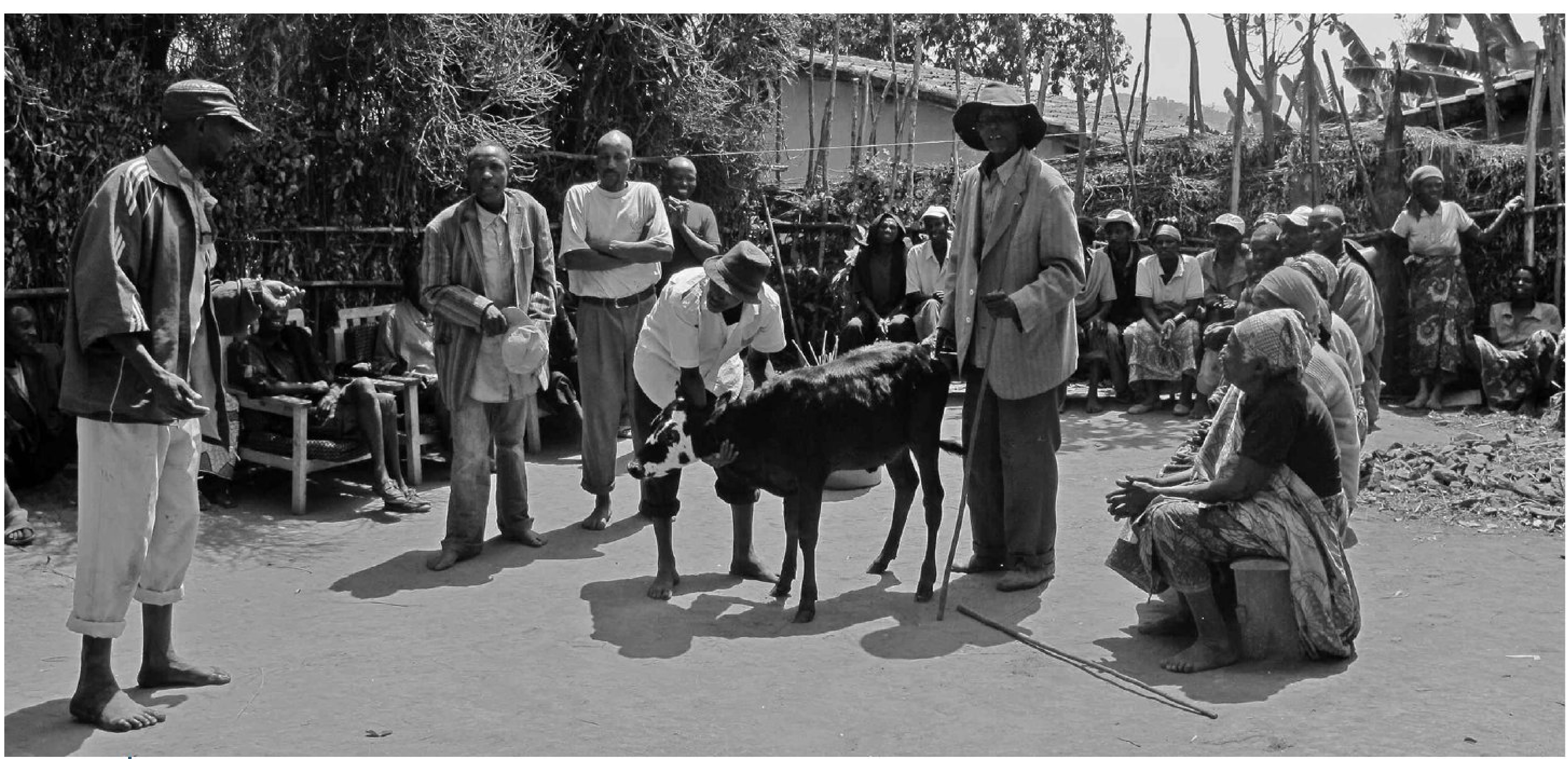


Photo: M. Groba / Activité autour de la restitution de biens pillés

leur travail. Il faut bien le reconnaître, la présence des volontaires améliore aussi la crédibilité envers les bailleurs de fonds qui se sentent rassurés par la présence (au sein des organisations) d'«éléments culturels occidentaux». Enfin, la protection des collaborateurs est améliorée, car le réseautage international est un appui lorsque des menaces peuvent surgir.

Malgré leur grande capacité d'action en faveur de la paix et de la citoyenneté, les organisations ont souvent besoin d'améliorer les fonctions de support (celles qui leur permettent de faire leur métier). C'est le cas notamment de la communication, du reporting, de la capitalisation des savoirs, de la gestion et planification financière. Des compétences techniques très «occidentales» qui peuvent être renforcées favorablement par le savoir-faire pédagogique des volontaires.

Les préalables d'une coopération fructueuse

La coopération par échange de personnes telle que la pratique Eirene Suisse, peut répondre à ces besoins d'accompagnement. Elle permet de créer la confiance sur la durée et favorise le changement au niveau technique et humain. Cependant, pour que ce type de dispositif déploie pleinement ses effets, plusieurs conditions doivent être respectées.

Tout d'abord, les organisations «du Nord» doivent faire preuve de lâcher prise par rapport aux exigences de planification des affectations des volontaires. Le temps du terrain n'est pas le temps helvétique. Les effets des missions sont réels et parfois très puissants, mais pas totalement maîtrisables en amont de la collaboration. Or, c'est précisément la flexibilité de l'appui qui est la valeur ajoutée de cette coopération: du fait de sa proximité, elle est la mieux placée pour répondre en temps réel aux besoins – parfois vitaux - des partenaires. Néanmoins, cette flexibilité d'appui exige un cadre où les partenaires partagent (de manière claire) des objectifs communs de coopération. Elle demande aussi des temps d'évaluation conjoints approfondis et des efforts accrus en matière de suivi et de capitalisation commune des leçons apprises.

Ensuite, les organisations «du Nord» doivent garantir la transparence et la concertation dans l'évaluation des missions. Les échecs existent et les organisations «du Sud» redoutent des conséquences potentiellement dévastatrices sur leur réputation et leur survie dans le contexte délicat qui est le leur. Une gestion approximative des bilans peut mettre en danger la relation partenariale elle-même.

Enfin, les organisations «du Nord» ne doivent pas surestimer leurs apports techniques et méthodologiques. En effet, l'expertise des volontaires est souvent mise en avant comme unique justification de l'envoi de personnel «au Sud». On veut éviter l'image arrogante d'une coopération qui enverrait du personnel insuffisamment qualifié au Sud. S'il est évident qu'une sélection scrupuleuse des volontaires est nécessaire, celle-ci ne peut se focaliser uniquement sur l'expertise technique liée à un cahier des charges qui risque bien d'évoluer en cours de mission. Les attentes les plus profondes des partenaires vont au-delà et concernent en priorité le savoir-être: savoir partager ses propres atouts culturels, montrer son intérêt pour l'autre et son altérité, savoir prendre sa place mais aussi savoir rester à sa place.

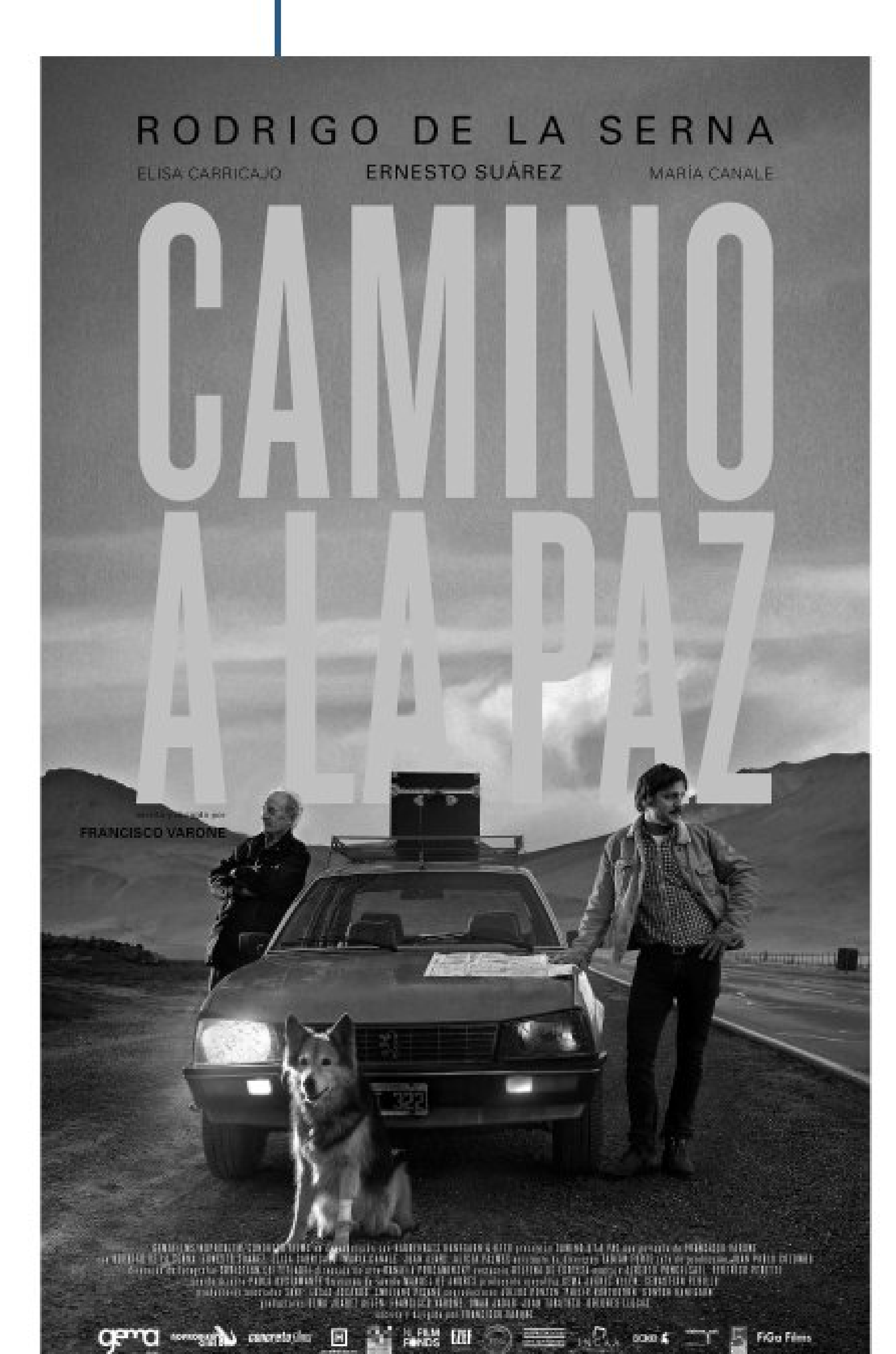
Etre à même de cheminer ensemble est primordial pour se transmettre ce qui a de la valeur pour soit et pour l'autre. La coopération par échange de personnes est un cadre magnifique pour y parvenir. Mais la valeur de cet échange reste un défi au quotidien. Un défi que le professionnalisme des organisations d'envoi peut indubitablement aider à rendre plus efficace.

J. Strobel

Entretien avec Francisco Varone, vainqueur du prix des jeunes du festival FILMAR

Décembre passé, le film «Camino a la Paz» du cinéaste argentin Francisco Varone a été primé dans le cadre du Festival FILMAR en América Latina à Genève. Son film, tourné en 2015, a remporté le prix du jury des jeunes, cofinancé par Eirene Suisse, Terre des Hommes et la Centrale Sanitaire Suisse romande. Ce jeune réalisateur, né en 1978 à Buenos Aires, a d'abord connu une carrière pleine de succès dans le domaine publicitaire avant de se tourner vers le cinéma et de réaliser ce premier long métrage. Il revient avec nous sur son parcours et le choix du voyage initiatique comme fil rouge de «Camino a la Paz».

Vous avez commencé votre carrière, avec beaucoup de succès, comme assistant de direction dans le domaine de la publicité; avez-vous toujours souhaité vous orienter vers le cinéma et réaliser un long-métrage? Ou est-ce une idée qui a vu le jour avec le temps?
J'ai débuté comme assistant de direction sur des tournages commerciaux mais j'ai toujours désiré travailler sur des films de fiction. Après plusieurs années, j'ai pu devenir assistant de direction sur quelques films. En fait, depuis que j'ai commencé à étudier le cinéma, mon désir était d'écrire et de diriger des films. Ainsi, mon travail et mon apprentissage ont toujours été orientés dans cette direction. Durant plusieurs années, j'ai travaillé comme directeur de cinéma publicitaire et ensuite j'ai commencé à travailler comme scénariste au cinéma et comme professeur dans des écoles de cinéma de Buenos Aires.



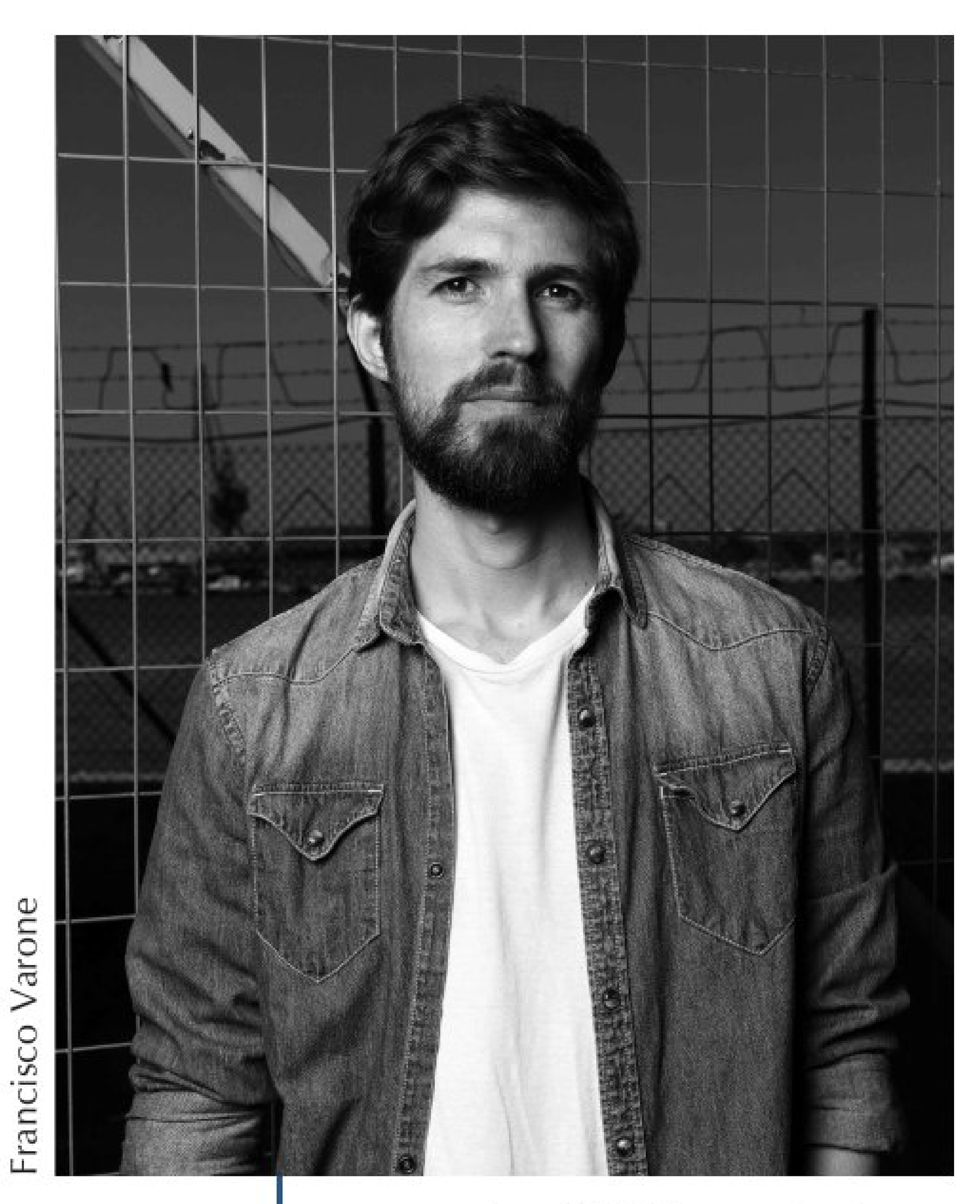
A première vue, on peut penser que votre film décrit un long road trip mais on se rend vite compte qu'il s'agit d'un véritable voyage initiatique où de nombreuses thématiques sont abordées. Quel est le message premier que vous souhaitiez faire passer avec ce film?
Lorsque j'écris je ne pense pas à des messages ou des idées que je souhaite transmettre. Je me laisse seulement porter par une histoire, ses personnages et des situations qu'il m'intéresse d'explorer. Je crois que le message est quelque chose que l'on peut lire ensuite, une fois l'œuvre terminée. Ce qui m'intéresse est de m'attacher à mes personnages et de construire des situations vraisemblables qui les mettent à l'épreuve. Je comprends bien que le film transmette certains messages; peut-être celui qui m'intéresse le plus parmi eux est celui qui s'exprime à travers le lien entre le jeune chauffeur et son passager plus âgé, le respect l'un envers l'autre, la tolérance et l'ouverture au monde des autres personnes qui apparaissent durant le film.

Y a-t-il aussi derrière ce film un message plus global d'acceptation de l'Autre et de la différence?
Oui, je crois que ceci s'exprime très bien au cours de l'histoire. Au début, on rencontre Sebastián, le chauffeur, personnage très fermé et sans aucun intérêt pour son passager. Puis, au fil des kilomètres, peut-être par curiosité à prime abord, il commence à découvrir en Jalil une personne profonde et avec une expérience qu'il trouve intéressante. Les deux personnages sont totalement antagonistes; l'un est jeune, l'autre âgé, l'un a du mal à s'engager tandis que l'autre est très engagé notamment au niveau religieux, mais pourtant, malgré les différences, ils apprennent l'un de l'autre et finissent par se compléter.

Comment voyez-vous la société latino-américaine de nos jours? Ce film est-il aussi une manière détournée de dépeindre certains problèmes de société en Argentine, pays qui est à nouveau confronté à une situation difficile?
L'Amérique latine est un territoire très grand et avec énormément de différences d'un pays à l'autre. Je ne me sens donc pas capable de donner une vision générale. En ce qui concerne l'Argentine, comme il s'agit du pays dans lequel j'ai vécu depuis toujours, je crois qu'inévitablement certaines descriptions et visions de la situation locale s'infiltrent dans l'histoire. On rencontre le personnage de Sebastián, sans emploi, un peu perdu et sans perspective de futur. Il se trouve aussi dans une période de doute quant à la décision de construire une famille.

FILMAR en América Latina fait partie du paysage des festivals de films genevois depuis maintenant bientôt 20 ans. Il a pour objectif d'être la vitrine du cinéma latino-américain en Suisse et, chaque année depuis 1999, une sélection de plus de 100 fictions et documentaires y est présentée au public. Le festival privilégie le cinéma indépendant et les films d'auteurs et porte une attention toute particulière à des thématiques telles les peuples autochtones, les minorités, les droits humains ou encore la condition de la femme, l'environnement et la culture. De plus, depuis quelques années maintenant, le festival dépasse les frontières cantonales en offrant de nombreuses projections en France voisine.

Il existe aussi tout un volet s'adressant aux écoles: le programme FILMAR Jeune Public, qui s'adresse aux étudiants et enseignants ainsi qu'aux familles et jeunes adultes, mais aussi une sélection de films pour les plus jeunes à découvrir dans le cadre scolaire ou parascolaire existe sous le nom de FILMARcito. Quant à FILMAR École, il propose des séances pédagogiques encadrées par des professionnels du cinéma, dossiers pédagogiques à l'appui.


Francisco Varone

Ce sont des thèmes récurrents au sein de la jeunesse argentine, surtout depuis la crise de 2001. Le film donne aussi une image du pays très centrée sur sa capitale, la grande ville du pays. Une fois que l'on sort de Buenos Aires, alors on voit seulement des champs, quelques petites villes, comme si la seule ville possible où il fait bon vivre dans toute l'Argentine était Buenos Aires.

Vous avez abordé le thème de la différence en montrant l'islam et plus particulièrement le mouvement soufi, un islam ouvert, mystique... N'était-ce pas une gageure ou peut-être une certaine provocation d'oser montrer cet islam dans le contexte actuel?
Je crois qu'il s'agissait plus d'un défi que d'une provocation. Principalement car je ne suis ni musulman ni soufi. Par conséquent, aborder cette thématique signifie que je dois le faire avec beaucoup d'attention, de respect et avoir bien étudié la question. Plus qu'une provocation, je le vois comme une opportunité; toutes les monnaies ont deux faces et il me semblait important de montrer un côté qui, pour le moins en Amérique Latine, est très peu connu de la population concernant l'islam et en particulier le mouvement soufi.

Aviez-vous d'autres messages que vous souhaitiez faire passer par le biais de ce film?
Je ne sais pas si je l'ai inclus délibérément comme un message que je souhaitais transmettre mais oui, je désirais que l'histoire décrive de manière subtile et crédible l'évolution du protagoniste. Quelqu'un qu'on découvre limité et établi dans une zone de confort et qui prend peu de risque, qui se voit embarqué dans un périple qui va changer sa vision du monde. Peut-être le message important à retenir est que nous pouvons tous traverser un processus similaire et qu'à un certain point, il s'agit de réfléchir à ce que nous sommes venus faire dans cette vie.

La réussite de votre film tient sans doute beaucoup au véritable sens de l'humour utilisé lorsque vous abordez des thématiques difficiles telles la religion ou la maladie. D'où vous vient cette faculté?
J'adore l'humour. J'apprécie beaucoup faire rire au quotidien. Mon désir initial était de réaliser un film très drôle, une comédie pure, puis, au fur et à mesure que j'étais entrain de l'écrire, il est devenu plus sérieux et émouvant que ce que j'attendais. Mais je suis content du résultat, je crois que le film a réussi à trouver un bon équilibre entre humour et une certaine profondeur.

Quelles sont vos sources d'inspiration cinématographique?
J'aime beaucoup le cinéma et de beaucoup de directeurs. Je pourrais nommer certains mais sans doute j'en oublierais une grande quantité. Parmi ceux que j'apprécie tout particulièrement, il y a Jarmusch, Win Wenders, Kitano, Kaurismaki, Woody Allen, Terrence Mallick et encore beaucoup d'autres. De même, je m'inspire beaucoup de la musique et de la photographie. Enfin, je crois que l'inspiration nous vient de la vie elle-même, de situations, moments ou préoccupations que chacun vit et désire explorer.

Le film se termine sur une leçon de vie donnée par le plus âgé des protagonistes au plus jeune, notamment sur l'importante du lâcher prise. Pouvez-vous nous en dire plus sur ce choix de conclusion?
Cette leçon de vie comme vous dites survient juste avant la séparation des deux protagonistes. Je crois que Sebastián se devait de recevoir une dernière leçon de vie de la part de Jalil et il me semblait que le conte de l'alpiniste était adéquat pour décrire d'une manière symbolique ce qu'il venait de vivre. A nouveau, l'idée d'évolution entre en jeu et ceci signifie prendre des risques, faire confiance et s'aventurer vers l'inconnu.

Le Jury des Jeunes est partie intégrante d'un projet de FILMAR dédié aux étudiants d'espagnol de certains établissements du post-obligatoire à Genève. Ce projet leur offre une immersion linguistique dans le monde du cinéma latino-américain. Composé d'une quinzaine d'étudiants de ces établissements partenaires, ce jury a pour mission d'octroyer le prix du Meilleur premier film, choisi parmi une sélection de 8 longs-métrages (films et documentaires confondus) d'une liste pré-définie.

Le Jury des Jeunes a plébiscité cette année «Camino a la Paz» car il a particulièrement apprécié l'humour avec lequel des thèmes actuels mais parfois sensibles comme les échanges inter-générationnels ou les rencontres entre différentes cultures et religions ont été abordés. De plus, la dimension spirituelle du voyage entrepris par les deux protagonistes de Buenos Aires à la Paz lui a beaucoup plu.

Comment avez-vous réagi à l'annonce de ce prix attribué par un jury de jeunes? Eprouvez-vous un sentiment spécial d'avoir réussi à toucher un jeune public?
Recevoir ce prix est une grande joie pour moi. Je me rapproche gentiment des 40 ans et savoir que je peux encore être en phase avec des jeunes dans la vingtaine me rend confiant sur le fait que cette histoire peut transcender les générations. D'une certaine manière, les jeunes du jury se trouvent dans cet âge où il faut se lancer dans le vide; ils doivent choisir leurs études, leur futur, devenir des adultes aussi. Et ce film traite de tous ces sujets-là. Je suppose qu'ils se sont donc sentis concernés par ce message.

Propos recueillis et traduits par Laurie Martin

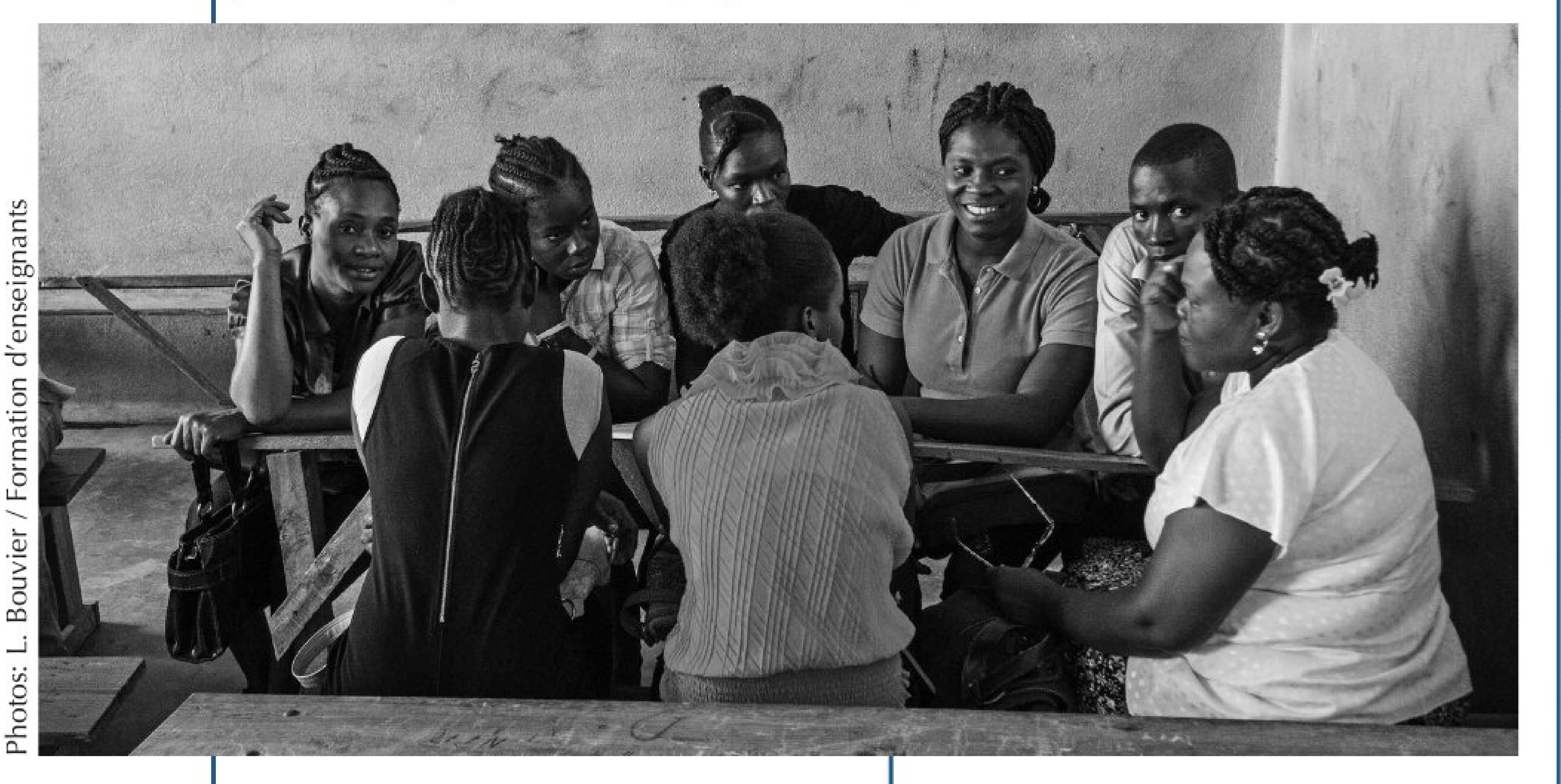
Lien de la bande-annonce du film:
https://www.youtube.com/watch?v=xRyQy5KJ-YI

Haïti

«Speak Creole in no Time»

Carine Maffli, fine observatrice, nous livre son témoignage sur la place du créole en Haïti. Carine participe à la formation d'enseignants du secondaire dans la région de l'Artibonite.

C'est le titre optimiste de mon petit manuel (d'inspiration américaine) d'apprentissage du parler local. À Port-au-Prince, on peut encore se débrouiller avec le français, la plupart du temps. À la campagne, un non initié sera vite pris de court par tous les petits échanges de base qui ne se disent qu'en créole. L'équation est simple: plus on est éduqué, plus on emploie le français, et inversement.



Photos: L. Bouvier / Formation d'enseignants



Carine Maffli

Une langue, mais pas seulement

Le français contribue d'ailleurs aussi à maintenir les classes sociales, produit complexe des origines familiales, des moyens économiques et d'un certain niveau d'éducation. Si on veut faire preuve d'éloquence, de notoriété, d'intelligence, de snobisme parfois, on parle en français. Si on veut être proche des gens et de leurs préoccupations, on opte pour le créole.

Lorsque l'on se plonge pour la première fois dans cet univers de nouvelles sonorités, un néophyte comme moi aura l'impression de vivre une version caribéenne de Tintin au Congo. On se sent étranger, et pourtant une quantité de choses se comprennent «in no time», sachant que la majorité du vocabulaire créole vient du français et que la grammaire est relativement simple.

La gymnastique mentale que requièrent beaucoup d'autres mots est moindre. Par exemple, quand on veut savoir «où» et «quand», on demande-kikote (de quel côté) et kilè (à quelle heure). Il y a aussi quelques américanismes: le «sceau», par exemple, porte la charmante appellation de bokit. Les «kenedi» sont les habits de seconde main que l'on marchande dans la rue. Ils portent le nom de leur origine: ce terme doit bien évidemment son existence à un certain John Fitzgerald. Plus récente est l'expression de «dollar Obama», utilisée pour différencier les deux monnaies en cours: le dollar américain et le dollar haïtien (qui est une autre manière de compter les gourdes). On serait presque impatient de découvrir ce que le nouveau visage de la Maison Blanche apportera comme néologismes savoureux en Haïti!

Et le français en Haïti?

Ce mélange de connu et d'exotique se retrouve lorsque l'on s'intéresse à l'emploi du français que font les Haïtiens. Les mots sont les mêmes, mais souvent combinés différemment ou légèrement remaniés. Il en résulte de subtils glissements de sens qui leur donnent une saveur toute nouvelle. Si vous allez bien, vous direz que vous allez «pas plus mal». Si vous êtes patraque, malade ou dans une situation compliquée, vous direz sobrement: «Ça va un peu». Un étudiant qui venait de découvrir une version simplifiée du jeu de l'oie à utiliser en classe s'est exclamé l'autre jour: «Ce jeu fait vibrer mon cœur!» Un autre étudiant, qui regrettait que je n'aie pas pu me rendre à la fête de leur école, m'a déclaré solennellement: «Votre absence a causé une grande ambiguïté». Certains élèves d'une école réputée de la région, mettant en avant leurs compétences linguistiques éprouvées, disent volontiers: «Pour nous le français c'est comme de l'eau à boire».

Créole, langue du coeur

Mais ces élèves sont privilégiés: en réalité, pour beaucoup, scolarisés ou pas, le «Speak French in no Time» n'existe pas. Le français est la langue seconde, bien souvent associée à des sentiments d'insécurité et de gêne. Le créole est la langue du cœur, la langue du peuple, la langue dans laquelle on aime et dans laquelle on vit.

Effectivement, pour la plupart des élèves et même de certains professeurs, le «Speak French in no Time» n'existe pas. Les programmes d'éducation nationaux prévoient un enseignement intégralement en français à partir de la maternelle, mais c'est demander l'impossible à certains profs et cela bloque la compréhension de nombre d'élèves.

«Madame Carine, votre formation était bien, mais c'est comme du sucre qu'on a envie de manger encore, ou comme un livre ouvert dont on n'a lu que la première page». Rien à dire, les Haïtiens ont le sens du verbe, le goût de la poésie.

Entre ces deux pôles s'est développé un créole francisé, qui présente en général une syntaxe et des mots courants créoles, additionnés à des mots plus conceptuels tirés du lexique français.

C. Maffli

Salvador

Un partenaire, une volontaire

La Unidad Ecológica Salvadoreña - UNES – une organisation environnementale salvadorienne de premier plan avec laquelle Eirene Suisse collabore depuis plus de quinze ans.

La UNES travaille sur les thématiques suivantes: gestion écologique des risques naturels et climatiques, territoire et villes durables, changement climatique et énergie, souveraineté alimentaire, gestion pérenne de l'eau, écoféminisme et égalité de genre. L'organisation s'efforce d'influer sur les processus de défense du territoire salvadorien et sur les politiques publiques de l'environnement. Elle initie des recherches pour argumenter ses positions; elle effectue un travail d'information de fond et d'éducation des Salvadoriens sur leurs droits environnementaux, sur les risques auxquels ils sont confrontés et les moyens de se protéger; elle réalise également un immense travail de lobbying auprès du gouvernement, en réseau avec d'autres organisations actives sur les même thématiques. En 2016, la UNES a lancé un programme de jardins scolaires dans les écoles, un moyen très efficace pour toucher les enfants et leur faire prendre conscience de leur responsabilité vis-à-vis de la nature. L'organisation s'est également beaucoup engagée auprès des secteurs de la population qui réclamaient le respect du droit à l'eau.

Giulia, spécialiste en communication, appuie la UNES depuis quelques mois. Elle contribue au travail de sensibilisation de la population salvadorienne aux risques que celle-ci encourt face au changement climatique. Il s'agit de changer les attitudes pour freiner cette évolution et en atténuer les effets. Guilia relaie également, à travers des reportages, les actions de lutte pour le droit à l'environnement soutenues par la UNES dans les diverses régions du pays. Il est essentiel de dénoncer l'inacceptable.

Nous recherchons encore des soutiens pour cette affectation: ccp 23-5046 Mention Giulia/UNES



Photos: UNES Gialia Boo / Interview

Impact politique

Mobilisation citoyenne

Manifestation pour le droit à l'eau

Dernièrement, Giulia et son homologue Kennia ont collaboré à la création d'un programme radio pour sensibiliser la population aux problématiques environnementales comme l'accès à l'eau, le changement climatique, l'exploitation minière, etc.

Photos: UNES Giulia Boo / Giulia à la radio

Réabilitation de la mangrove

Reforestation

Sensibilisation au changement climatique

Reportage

Gestion des risques

Les jardins scolaires



Eirene Suisse
Rue du Valais 9
1202 Genève
Tél: 022 321 85 56

www.eirenesuisse.ch
info@eirenesuisse.ch
Cotisation annuelle: Frs 50.-
CCP: Eirene Suisse Genève 23-5046-2
Iban: CH93 0900 0000 2300 5046 2

Journal adressé aux membres de l'Association Eirene Suisse ainsi que sur abonnement

Abonnement: **Abonnement: Frs 20.- 4 parutions par an**
Abonnement de soutien: Frs 50.-

Rédaction: B. Faidutti Lueber

Ont participé **Textes:** L. Martin, C. Maffli, J. Strobel, B. Faidutti Lueber
Photos: L. Bouvier, G. Boo, UNES, M. Groba
Relecture: L. Martin

Imprimerie: Rapidoffset, Le Locle

Maquette: Atelier Diaphane, La Chaux-de-Fonds